

CHAPITRE V.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS L'AUTORITÉ DU GENRE HUMAIN. NÉANT DE CE CRITERIUM.

On n'aurait jamais fait un pas vers la vérité, si les autorités eussent prévalu sur la raison. (DUGLOS.)

A côté de l'autorité des Écritures, un homme puissant d'éloquence est venu placer l'autorité du genre humain. Nous n'examinerons pas comment ces autorités, l'une immobile, l'autre changeante, peuvent marcher ensemble; ce point de doctrine est hors de notre sujet: il s'agit pour nous de chercher les fondements de la certitude, la règle infaillible du vrai. Cette règle est-elle dans le témoignage universel? En d'autres termes, le consentement de tous les hommes suffit-il pour établir la vérité? Voilà la question.

Et cette question en renferme une autre dont la solution serait décisive: savoir, si la voix du genre humain a toujours proclamé la vérité.

Car s'il arrivait que la voix du genre humain eût proclamé l'erreur, elle ne pourrait plus être appelée en témoignage. Comment d'une opinion transitoire ferez-vous sortir une vérité éternelle? L'autorité

n'est infaillible qu'autant qu'elle est immuable.

Pour établir le principe de l'autorité du genre humain, on s'est attaché à démontrer, d'une part, la faiblesse de la raison individuelle, d'autre part, la grandeur de la raison générale. M. de la Mennais veut que l'une soit abjecte, et que l'autre soit infaillible; comme Pascal, il humilie la raison humaine, et comme Vico, il défie la raison du genre humain.

Mais si chaque raison individuelle n'enfante que l'erreur, comment l'ensemble de toutes ces raisons produira-t-il la vérité? Est-ce donc un des privilèges du mensonge de disparaître en grossissant? Vous dites que je ne suis que ténèbres, et vous ajoutez: «De la réunion de toutes ces ténèbres jaillira la lumière.» Ainsi ma logique sera de repousser la raison de chacun comme une chose insensée, et d'adopter la raison de tous comme une autorité respectable; je m'approcherai de ce cloaque impur où chaque raison individuelle apporte sa folie et ses crimes, où l'une crée les doctrines du néant, où l'autre crée les mœurs du siècle de Tibère; car c'est la raison, dites-vous, qui enfante toutes ces monstruosités: elle forma Pétrone et Néron¹. J'écouterai l'Inde et la Chine, l'Orient et l'Occident, et au milieu de ces épouvantables clameurs de toutes les raisons humaines, la voix qui dominera sur l'abîme sera la voix de la vérité.

Pour détruire de pareils sophismes, il suffit de

¹ *Essai sur l'indifférence*, etc., t. II, p. 326.

les présenter clairement : ils portent avec eux leur réfutation. Que M. de la Mennais peigne la raison sous les traits du crime et de la démence, la raison ne lui répond pas, elle se montre ; et quiconque peut seulement l'entrevoir la déclare méconnue et calomniée.

Et quant à l'autorité du genre humain, à cette raison universelle qui doit servir de règle et de principe, à quelle époque proclamait-elle la vérité ? Choisissons-nous les premiers temps de l'histoire ? Alors la barbarie et l'idolâtrie se partageaient le globe ; toutes les nations avaient des esclaves, et toutes les religions des sacrifices humains. Voilà les plus anciens témoignages de la raison dite universelle. Plus tard, la sainteté du célibat, la divinité des vierges, la puissance du démon, les enchanteurs, les revenants, la sorcellerie, la magie, les oracles, se répandent sur le globe entier et le couvrent de chaînes qui ne sont point encore brisées. C'est ainsi que la doctrine se présente ; il faut croire à la vérité de toutes ces choses ou repousser l'autorité du genre humain.

Voyez un peu ce que serait devenu le monde, si les rares intelligences qui ont agrandi la pensée humaine, si Socrate, si Aristote, si Galilée, si Descartes s'étaient arrêtés devant les croyances générales de leur siècle ; plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'esclavage, encore aujourd'hui le monde se croirait civilisé en vendant des peuples entiers à l'encan comme César, ou en se prosternant devant un bœuf comme Sésostris. L'autorité universelle,

c'est l'immobilité universelle, et l'immobilité dans la folie et dans le crime.

Vainement la raison individuelle proteste contre ces aberrations de ce qu'on ose appeler la raison générale : elle est écrasée par le nombre. L'autorité ne juge pas, elle compte : ce qui est attesté par la généralité des hommes, il faut le croire, non parce que la sagesse nous y invite, mais parce que la généralité des hommes l'atteste. C'est là le principe, et il n'en est pas de plus fatal à l'humanité et à la vérité. Le genre humain sait tout ; dès lors point de progrès, point de développement : son témoignage est une espèce de droit divin devant lequel le génie et la raison doivent se taire.

Je sais que M. de la Mennais croit avoir répondu d'avance à ces objections en établissant deux principes : l'ordre de foi, c'est-à-dire l'autorité du genre humain, et l'ordre de conception, c'est-à-dire le travail de l'intelligence, qui ne devient lui-même une autorité que par le suffrage universel. Mais de deux choses l'une : ou les découvertes de l'ordre de conception ne peuvent rien changer aux croyances du genre humain, ou ces croyances peuvent être modifiées par la double action du génie et du temps : dans le premier cas, le genre humain est immobile, tout perfectionnement lui est interdit, il reste avec ses idoles et ses esclaves ; dans le second cas, le monument élevé avec tant de soin manque par la base et s'écroule. Qu'est-ce qu'un témoignage qu'un seul homme peut abattre ? Où vous placez l'incertitude, il n'y a plus d'autorité.

Ces deux ordres sont donc incompatibles : l'activité de l'un tend sans cesse à ébranler la puissance de l'autre. Copernic, en arrêtant le soleil comme Josué, Jésus-Christ en renversant les idoles et en détruisant l'esclavage, ont prouvé qu'il y avait des erreurs universelles ; dès lors nulle opinion universelle n'a pu devenir le criterium de la vérité.

Le système de l'autorité n'est qu'un débris de l'ancienne école, une des ruines faites par Descartes ; seulement on tente de substituer le témoignage du genre humain au témoignage du maître : toujours *l'ipse dixit*.

Et cependant il y a un fait immense qui sape ce système par la base : c'est que les hautes vérités répandues aujourd'hui sur la terre ne sont arrivées à la raison générale que par l'entremise des raisons individuelles ; les masses ne savent rien que ce qu'elles croient, et ce qu'elles croient, elles le défendent avec toute l'ardeur de l'ignorance et de la foi. Ainsi Moïse est seul contre son peuple. Socrate est seul contre la Grèce, Jésus-Christ est seul contre le monde : d'une part, le genre humain, de l'autre un sage, un homme, un Dieu. O misère de l'humanité ! je vois une croix qui s'élève, des bourreaux qui s'apprêtent ; le témoignage universel a été convaincu d'erreur, et il s'est vengé par des supplices !

CHAPITRE VI.

DE LA RAISON DIVINE.

Hors de Dieu, tout est contingent ; hors de lui, rien n'existe que par sa volonté ; lui seul est nécessairement : lui seul possède donc en lui-même la certitude.

(DE LA MENNAIS, *Essai sur l'indifférence*, t. II, p. 318.)

Chercher le principe de vérité, c'est chercher une raison infaillible. Cessons donc d'interroger la raison humaine : l'infailibilité n'est pas de notre nature. Mais il est de notre nature de chercher la vérité, et c'est ici que notre faiblesse même devient la source de notre grandeur. Après avoir épuisé toutes les ressources de son intelligence, l'homme sort de son néant par la seule pensée d'une raison infaillible ; sa puissance n'est pas de la comprendre, mais de la voir. En nous donnant la passion de la vérité, Dieu nous traçait une route lumineuse jusqu'à lui.

Et l'ouvrage s'est présenté à l'ouvrier pour le connaître.

Oh ! c'est une belle destinée que celle de l'homme ! Vous me parlez de sa misère, moi je vous parlerai de sa gloire. Elle est grande la créature à qui il est

donné d'imaginer des questions dont un Dieu seul a la réponse !

Voilà le lien invisible qui unit la terre au ciel. D'une part, le besoin inné de vérité ; de l'autre, l'impuissance complète de le satisfaire sans remonter jusqu'à Dieu.

Ce que nous demandons inutilement à la raison humaine, la raison divine le décidera.

Mais comment connaître la raison divine ? qu'est-ce qui la représente ici-bas ? où a-t-elle laissé son empreinte ? N'y a-t-il qu'une raison divine ? Quel est le vrai Dieu ? est-ce le Dieu vengeur, le Dieu jaloux, ou le Dieu d'amour et de miséricorde ? Dieu est-il bon ou méchant ? questions impies, et qu'il faut cependant résoudre, puisque nos superstitions nous ont tout fait méconnaître, puisque l'homme a flétri jusqu'aux attributs de la Divinité.

CHAPITRE VII.

UNITÉ DE DIEU.

La première chose qu'il faut apprendre, c'est qu'il y a un Dieu, et qu'il gouverne tout par sa providence ; ensuite il faut examiner quelle est sa nature ; sa nature étant bien connue, il faut nécessairement que ceux qui veulent lui plaire et lui obéir fassent tous leurs efforts pour lui ressembler ; qu'ils soient libres, fidèles, bien-faisants, miséricordieux, magnanimes.

(*Manuel d'ÉPICTÈTE, liv. II.*)

Nous avons fait les dieux à l'image de la nature, terribles ou bienfaisants suivant les spectacles qui frappaient nos yeux. Aux riantes prairies, aux moissons dorées, à l'abondance des fruits, à la grâce et aux parfums des fleurs, les autels de la reconnaissance ; aux bruyères arides, aux sombres forêts, aux désordres des tempêtes, aux feux des volcans, les autels et les sacrifices de la peur. Là est l'origine des deux puissances qui se partagent le monde : les bons et les mauvais esprits, le génie du mal et le génie du bien, les dieux et les démons.

Ainsi, dans les temps de barbarie l'isolement des peuples, l'ignorance des harmonies de l'univers, l'étonnement de ses phénomènes, multipliaient les dieux ; dans chaque temple une divinité, et dans

chaque divinité l'apothéose d'une puissance de la nature ou d'un attribut du Créateur. Pour ramener toutes ces puissances, tous ces attributs à un seul Dieu, il fallait le concevoir ; et comment le concevoir sans une révélation divine ou sans la contemplation inespérée de l'ensemble des harmonies du globe ? Double prodige que la Providence ne pouvait refuser au genre humain : Moïse reçoit cette vérité du ciel, et Socrate de son génie.

Spectacle divin ! au milieu de toutes les nations ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'esclavage, un homme inspiré de Dieu fait jaillir une vérité qui doit régénérer le monde.

Et cette vérité, que Moïse ne peut faire comprendre à son peuple, il la donne à l'univers : lorsque toutes les religions la repoussent, il annonce que la postérité de ceux qui croiront au Dieu unique possédera le globe ; et, pour l'accomplissement de cette parole, son âme plonge à travers les siècles dans un avenir de quatre mille ans.

Le génie même s'anéantit devant une si haute destinée : il n'y avait alors sur la terre qu'un seul homme qui, en présence des soleils semés dans l'espace, comme le sable dans la mer, pût porter le poids de cette pensée immense : un seul Dieu !

Et cet homme fut aussi le seul entre les législateurs de l'antiquité qui osa proclamer cette vérité et y attacher la civilisation d'un peuple¹.

¹ Platon lui-même voulait cacher cette vérité aux hommes. Il est difficile, dit-il, de trouver le créateur et le père de tout ce qui est ; et quand on l'a trouvé, on ne peut pas en parler en présence de tous les hommes.
(PLATON, *Timée*.)

Deux mille ans s'écoulaient, et Socrate retrouve en face des idoles la divinité inconnue à la Grèce civilisée ; il la retrouve, parce que seule elle lui explique l'univers. Là où il n'y a qu'une pensée, il n'y a qu'un Dieu. Cette nature si mesquine, si étroite, si immorale sous les lois de Vénus et de Jupiter, de Mercure et de Junon, à mesure que Socrate la contemple, elle se géométrise et s'agrandit : bientôt elle lui échappe par son immensité ; il ne rencontre plus les dieux dans l'espace, mais partout il rencontre des lois : l'harmonie et l'infini lui ont révélé l'unité.

CHAPITRE VIII.

INFLUENCE D'UNE SEULE VÉRITÉ SUR LE MONDE.

Des philosophes discouroient de plusieurs beaux et bons propos, et après avoir achevé demandèrent : « Eh bien ! seigneur Panthoïdas, que vous semble-t-il de ces vérités-là ? — Que m'en sauroit-il sembler, dit-il, autre chose, sinon qu'elles sont *belles* et *bonnes*, mais au demourant inutiles, pour ce que vous n'en faites rien ? »
(PLUTARQUE, *Dictez notables des Lacedemoniens*, p. 370.)

Un seul Dieu ! L'influence de ce principe porte si loin que l'imagination même s'en étonne. C'est la ligne tirée entre les peuples anciens et les peuples modernes : nous en voyons sortir une nouvelle science, une nouvelle morale, un nouveau monde civilisé.

Que les divinités du paganisme se partagent le ciel, la terre et les eaux ; la lutte ne tarde pas à s'établir : ouvrez Homère, et voyez combattre les dieux. Cette mythologie gracieuse qui confie les fontaines aux Naiades, les moissons à Cérés, à Pan les troupeaux, à Jupiter la foudre, n'enfante que trouble et confusion. Partout où les dieux se divisent, les peuples s'arment pour leurs querelles. Comment l'homme saisira-t-il des bienfaits où il

ne voit que de la haine, des harmonies où il ne voit que des contradictions, de la prévoyance où il ne voit que des maux ? L'idolâtrie fut, chez les anciens, le plus grand obstacle à la connaissance des lois de la nature. Socrate ne comprit leur sagesse qu'en s'élevant au Dieu inconnu, ou plutôt c'est par la découverte de leur sagesse qu'il fut conduit à l'unité. L'unité est l'essence de l'ordre, et l'ordre est partout, puisque partout le monde se conserve et se renouvelle. Ceci est la pensée de Socrate, et ce qui fut alors le plus sublime effort d'un sublime génie est aujourd'hui le point de départ des intelligences les plus médiocres.

Ainsi l'unité des lois de la nature nous conduit à l'unité de Dieu, et l'unité de Dieu consacre l'unité du genre humain. Jetez les yeux sur le globe des anciens ; vous le voyez partagé en peuplades ennemies qui ont chacune leurs dieux à venger ou à défendre : la religion les divise au lieu de les réunir. Jetez les yeux sur le monde moderne, il reste partagé en républiques et en royaumes ; et cependant la religion n'y voit qu'un peuple, parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Voilà un sublime spectacle que tous les hommes ne comprennent point encore, mais dont l'intelligence complète sera le triomphe de l'humanité.

Et ce triomphe, chaque siècle le prépare. Les peuples sauront un jour que la même révélation qui nous donne un père dans le ciel nous donne des frères dans tous les hommes. Dès lors toutes les

castes sont une impiété et toutes les guerres un fratricide. C'est ainsi que, par la puissance d'une seule vérité, nous arrivons à l'union du genre humain.

Et qu'on ne m'accuse pas de donner ici des abstractions pour des faits. Nous jouissons des conséquences immédiates de cette vérité dans l'établissement de la liberté religieuse et dans la double abolition du concubinage et de l'esclavage; trois principes inconnus des anciens, et dont la douce lumière rayonne de toutes parts sur notre civilisation nouvelle.

Il est vrai que les passions, les préjugés, l'esprit de corps et les haines nationales arrêtent les progrès de cette lumière; mais elle brille dans le cœur des peuples civilisés, mais elle est un besoin de leur intelligence, mais les principes qu'elle éclaire sont des bienfaits ou des vertus, et chacun peut se convaincre que la déviation de ces principes fait seule aujourd'hui toutes nos erreurs politiques et religieuses, c'est-à-dire tous nos maux.

Prenons pour exemple une nation qui se croit civilisée, l'Espagne. Je vois des superstitions abjectes, un clergé dépravé, une foule qui fait maigre, se confesse, communie, se venge avec le poignard, et reçoit de la toute-puissance des moines une absolution qui la délivre de ses remords. On dirait que ce peuple n'entretient des moines que pour se permettre la haine et l'assassinat. Là, comme dans l'ancienne Égypte, Dieu disparaît sous la multitude de ses at-

tributs. Dieu, pour un Espagnol, c'est trente mille idoles répandues sur la surface du royaume très-catholique. Avec des superstitions aussi insensées que celles des païens, l'Espagne a la liberté civile de moins et les moines de plus.

Mais plus près de nous, au sein même de la France, à cent lieues de la capitale de l'Europe, du centre de la civilisation du globe, voici des hordes sauvages dont aucune lumière n'a encore éclairé les âmes. Là régnait autrefois le dieu Teutatès; on y a porté la lettre de l'Évangile, mais l'esprit de l'Évangile y est inconnu. J'y vois partout un peuple sans pensées et sans morale, l'adoration des images au lieu de la croyance en Dieu, le fanatisme et la misère prosternés devant de grossières peintures représentant des débris de cadavres, le foie, le cœur, les bras, les pieds, les entrailles fumantes de quelques divinités. Il semble que les anciens druides aient encore l'empire, et que, ne pouvant plus mutiler les hommes pour les offrir à leur dieu, ils mutilent leur dieu pour le présenter par fragments à l'adoration des hommes. Voilà les dignes objets du culte chez un peuple qui a des églises, des prêtres, des évêques et l'Évangile. On ne veut pas qu'il élève son âme jusqu'à la pensée d'un seul Dieu, car cette pensée brise les chaînes et tire les hommes de l'abrutissement.

Représentation du moyen âge au dix-neuvième siècle! Qui veut se retrouver en 1200 peut visiter les hameaux de la Basse-Bretagne. L'Orient, avec ses esclaves et ses harems, n'offre rien de plus dé-

gradant pour l'humanité. Et toutefois en Bretagne comme dans l'Orient, l'unité de Dieu, cette vérité qui coûta la vie à Socrate, ne porte plus la mort avec elle. Les peuples l'ont reçue, mais ils n'y ont point encore réfléchi. « Il n'y a qu'un Dieu, » dit le sectateur du prophète, sans comprendre la grandeur de cette parole; « Il n'y a qu'un Dieu, » dit le pauvre habitant de Poullaouen, prosterné devant les images, objet de son idolâtrie; « Il n'y a qu'un Dieu, » dit l'Espagnol en implorant saint Dominique, saint Antoine et saint Jacques de Compostelle; et dans ce seul mot est renfermée la civilisation à venir de l'Orient, de l'Espagne et de la vieille Armorique. Vainement les préjugés et les superstitions font effort pour nous éloigner du but; le chemin qui nous y ramène est ouvert, un père dans le ciel, une famille sur la terre. Lorsque cette vérité sublime sera dans l'intelligence des peuples, comme elle est aujourd'hui dans leur bouche, la régénération sera consommée.

En effet, toutes les barbaries qui nous humilient encore, nous peuples civilisés, sont nées en face des idoles, et ce qui est né en face des idoles doit disparaître devant Dieu.

C'est en face des idoles que les puissants ont consacré leur domination sur les faibles et divisé les hommes en deux espèces, les nobles et les ignobles.

C'est en face des idoles que des ambitieux se vouèrent au fœnet, au jeûne et au célibat pour s'attirer les richesses et le pouvoir.

C'est en face des idoles que des hordes barbares se prosternèrent pour la première fois, après une ba-

taille, en rendant grâce au ciel du sang qu'elles venaient de répandre.

Mais qu'aujourd'hui un noble, un pontife, un guerrier, se présentent devant l'autel du Dieu unique, du créateur de l'univers, le noble lui dira-t-il: Je suis d'une autre race que cette multitude sortie de vos mains, séparez-moi dans le ciel de ceux que j'ai méprisés sur la terre? le pontife: J'ai repoussé la compagne que votre sagesse m'avait donnée; bénissez-moi pour avoir violé votre loi et condamné les vierges à la solitude et à la prostitution?

Que César ordonne quinze jours d'actions de grâces dans le temple des dieux de Rome pour avoir exterminé les Gaulois et vendu à l'encan tous les habitants de Namur, qui, suivant le compte présenté au sénat, montaient à cinquante-trois mille, ... cela se conçoit, il prie devant des idoles. Mais le guerrier chrétien osera-t-il du cantique de ses victoires souiller les autels du Christ? dira-t-il: Je suis Caïn! bénissez-moi, mon Dieu, je viens de tuer mes frères?

On l'ose encore, dites-vous! Oui; mais vous vous étonnez qu'on l'ose; et vous ne remarquez pas qu'on l'ose sans gloire. Que dis-je? déjà on ne peut plus l'oser sans honte. Voyez la Pologne, et demandez au monde si un seul cri d'admiration a répondu aux cris féroces des vainqueurs! Les barbares! ils n'ont entendu que les gémissements de l'Europe; et pendant que trois rois se partageaient, comme des brigands, les membres sanglants du cadavre, tous les peuples qui croient en Dieu s'épouvantaient de leur impiété!